

La femme de Valence

Annie Perreault

Dossier de presse

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

www.editionsalto.com

info@editionsalto.com


alto

Quelques échos

« Son humanisme et sa prose sont d'une incroyable justesse. Annie Perreault offre un premier roman frappant et prometteur, une réflexion intelligente et dosée sur les tourments de l'âme humaine qui force l'introspection en abordant les ravages de l'indifférence et la puissance du dévouement. »

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, *Le Devoir*

« Tout dans le roman est à la hauteur de cette description, aussi précise que vivante. Le vocabulaire n'est pas choisi pour faire de l'effet, mais par souci d'une juste évocation. Une réussite. [...] Et c'est en comparant ce roman à tant d'autres fictions qui se publient que l'on constate qu'on croise peu souvent une telle minutie dans le choix des mots, complètement au service du propos. Du bonheur pour les amoureux de la langue, et la découverte d'une auteure à suivre. »

Josée Boileau, *Le Journal de Montréal*

★★★★★

« Un roman où l'immobilisme s'entrechoque avec la fuite en avant, et où l'on sent aussi que la fiction a réellement fait son travail de transformation d'un fait vécu par l'auteure.

À la fois troublant et beau. »

Isabelle Houde, *Le Droit*

« Avec un style finement ciselé, la romancière explore les idées de fuite vers l'avant, d'impuissance devant l'inexplicable et de l'entre-deux de l'empathie. Sisyphe n'a plus ici de rocher à pousser en haut de la montagne, il court jusqu'à la douleur extrême et, pas nécessairement, physique. »

Mario Cloutier, *La Presse +*

« À lire! »

Marie-Louise Arsenault, *Plus on est de fous, plus on lit*, Radio-Canada

« Un roman coup de cœur qui aborde avec finesse les questions de l'empathie, de l'indifférence et de l'attachement. »

Nathalie Roy, *Salut Bonjour Weekend*

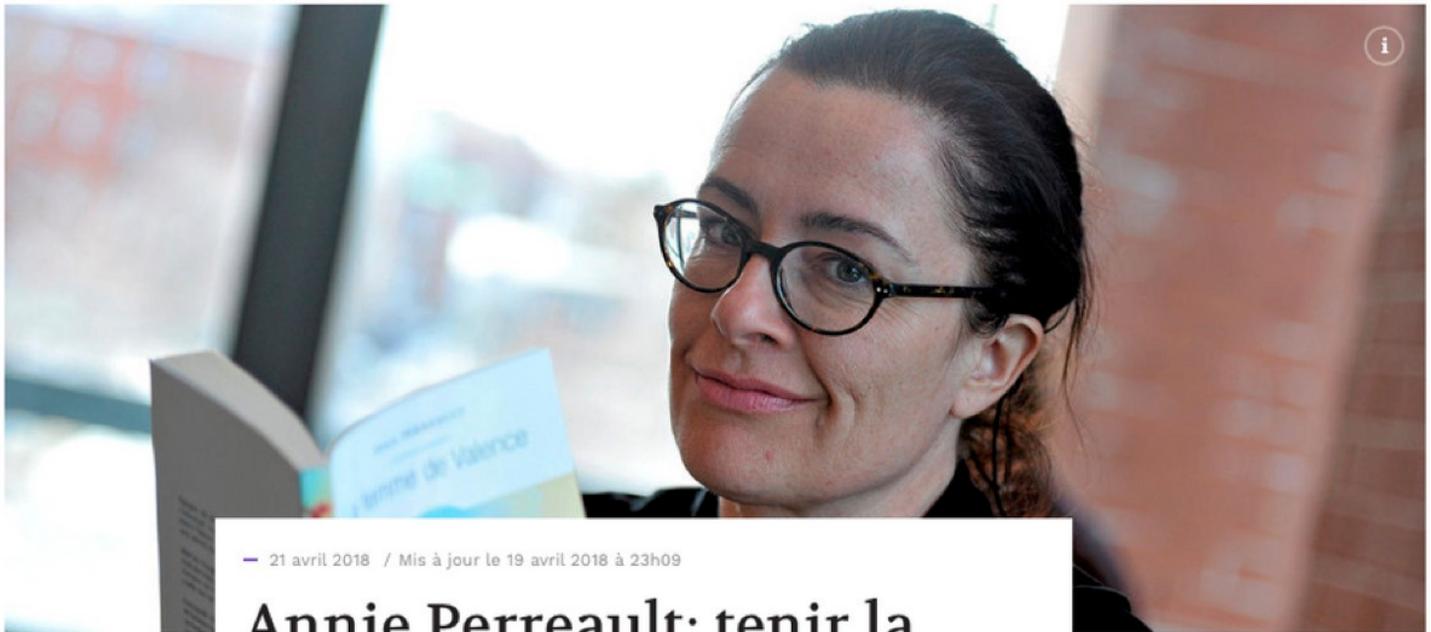
« L'organisation créative du texte met en valeur la grande force de cette écriture : le rythme. En quelques mots bien choisis, elle convoque une image, distille une sensation, puis, en l'espace de quelques enjambées, de quelques virgules, on est ailleurs. C'est dans cette succession rapide que la magie opère, comme quand les couleurs d'un paysage qui défile se fondent les unes aux autres pour en créer de nouvelles. »

Sarah Lamarche, *La recrue*



Née au milieu des années 1970 sur le boulevard Taschereau, Annie Perreault n'a d'autre choix que de grandir avec des envies de dépaysement. Au lieu de se tracer un avenir professionnel reluisant, elle fomenté des plans d'évasion : chercher la beauté et la poésie dans les livres, les films et les voyages. Diplômée de l'Université McGill en études russes et littérature française, elle publie en 2015 *L'occupation des jours* (Druide), recueil qui lui vaut une mention d'honneur du prix Adrienne-Choquette.

La femme de Valence est son premier roman.



— 21 avril 2018 / Mis à jour le 19 avril 2018 à 23h09

Annie Perreault: tenir la distance



ISABELLE HOUDE
Le Soleil



On pourrait dire qu'Annie Perreault s'est préparée à l'écriture de son premier roman comme pour un marathon: en s'entraînant. Pendant un mois, elle s'est donné le défi d'écrire tous les jours. Et dès le premier jour, elle a écrit un poème, «Le ciel de Valence», pour participer in extremis au Prix de la poésie Radio-Canada, poème qui s'affichera parmi les cinq finalistes.

La métaphore n'est pas fortuite: l'auteure est aussi coureuse, et la course à pied prend une grande place dans *La femme de Valence*, qui paraît chez Alto trois ans après son premier ouvrage, un recueil de nouvelles (*L'occupation des jours*, chez Druide). «Je savais que je voulais écrire un roman un jour, mais j'avais du respect pour le genre. Je savais que pour *La femme de Valence*, ça allait prendre du souffle», raconte-t-elle, en entrevue après sa dernière séance de signature au Salon du livre de Québec, la semaine dernière.

Autant de souffle, au moins, que celui qu'on retient dans cette scène de départ, très courte dans sa durée, mais dilatée par l'écriture ciselée et ultra-précise d'Annie Perreault. Une femme, Claire Halde, en vacances avec sa famille à Valence, en Espagne, se repose sur la terrasse d'un hôtel chic pendant que ses enfants batifolent dans la piscine. Surgit une inconnue, svelte et blonde, poignets bandés d'où s'échappent encore des gouttes de sang. Elle porte un sac à main, qu'elle confie à Claire. Puis elle s'approche du muret de la terrasse. Et saute dans le vide, du quatrième étage. Quelques secondes. Une éternité.

Cette scène, Annie Perreault l'a portée en elle longtemps. Et pour cause. Elle l'a vécue. L'auteure ne pensait pas le révéler dans la foulée de son roman. Mais c'était sans compter les traces laissées sur Internet par son texte finaliste au Prix de la poésie Radio-Canada, qui racontait le même moment. «Je me suis dit: "assume-le". Mais je n'ai pas écrit pour livrer un témoignage, c'était un point de départ seulement sur lequel j'allais bâtir. Évidemment, je l'ai écrit d'une certaine manière parce que ça m'est arrivé, il y a des choses inscrites dans le corps. Mais je ne voulais pas insister sur le côté fait vécu», explique l'écrivaine de Montréal.

Questions sans réponse

«Je voulais aborder quelque chose de plus large, par rapport à l'indifférence dans les relations. On peut avoir de la difficulté à trouver des mots pour offrir du réconfort face à la détresse de quelqu'un qu'on connaît ou ne connaît pas», détaille-t-elle. «Quand c'est arrivé, il y a neuf ans, une de mes amies m'a dit: peut-être qu'un jour tu devrais écrire là-dessus, mais j'avais une certaine pudeur à le faire. Et avec les années, je n'en ai pas beaucoup parlé autour de moi, mais quand je le faisais, je sentais le mouvement de recul, il y avait une relation viscérale, de se demander: "Mon dieu, qu'est-ce que j'aurais fait?"»

Bien malin celui qui pourrait répondre, dans l'absolu, sans y être confronté dans la réalité. Et Annie Perreault se plaît à jouer dans les tons de gris, dans l'ambiguïté. «Je ne voulais pas répondre à toutes les questions du roman. Moi, je ne saurai jamais pourquoi cette femme-là s'est tuée, je ne pourrai jamais savoir pourquoi j'ai réagi comme ça. Ça m'intéressait plus de poser des questions sans réponse parce que dans la vie, souvent, on ne sait pas pourquoi les gens nous abandonnent, ne nous aiment plus, veulent s'enlever la vie, mais même quand ils nous le disent, on ne sait pas toujours le fond de l'affaire. Ça reste toujours une seule version», continue-t-elle.

Dans sa version romanesque, ce fait divers prend dans la vie de Claire Halde une proportion aussi immense que secrète. Et on retrouve sa fille, des années plus tard, qui court, à la suite de sa mère joggeuse. On ne sait trop ce qui est arrivé à Claire Halde, mais on connaît son absence dans la vie de sa fille depuis plusieurs années. En quête de réponses, une fois adulte, cette dernière se rend à Valence, sur les traces de sa mère, pour courir un marathon. On la suivra pas à pas, kilomètre par kilomètre, tout en en apprenant sur le destin de Claire Halde.

La course et les écrivains

«La course à pied, c'est venu beaucoup plus tard dans l'écriture du roman», explique Annie Perreault. «Au début, il n'en était pas du tout question, et je me disais, bon, mon histoire est sombre, anxiogène, ça va prendre un peu de lumière là-dedans. Comme je cours dans la vie, et que c'est quelque chose qui m'apaise et me vivifie, je me suis dit que j'allais essayer de reproduire ce qui se passe dans l'esprit, l'espèce de va-et-vient entre porter attention à ce qui se passe à l'extérieur et à l'intérieur du corps.»

L'écrivaine n'a jamais couru le marathon de Valence elle-même, mais y pense peut-être pour cette année. Elle n'est pas la première à aborder la course à pied dans l'écriture, qu'on pense au plus connu, l'écrivain Haruki Murakami, qui a livré son Autoportrait de l'auteur en coureur de fond. Mais Annie Perreault, qui s'intéresse au sujet en tant que doctorante en création littéraire, note que plusieurs écrivains courent sans nécessairement écrire sur la course. «Il y a un dégagement mental après la course qui aide, qui donne de la vigueur. Il y a une question d'élan, d'être attentif aux autres, au réel, mais aussi à soi et à sa perception», note l'auteure. «La course, ça donne confiance. Il y a quelque chose de satisfaisant dans la course qui permet ensuite de tenir la distance dans l'écriture.»

Une femme de Valence face aux ravages de l'anxiété

Annie Perreault raconte le destin de trois personnages cherchant à échapper à leur culpabilité



La femme de Valence
★★★★
Annie Perreault,
Alto, Québec,
2018, 216 pages

CRITIQUE
ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC
COLLABORATRICE LE DEVOIR

L'anxiété, ses interminables insomnies, ses étourdissements imprévisibles, ses battements cardiaques indomptables, ses souffles courts, cette incessante culpabilité qui vous ronge les tripes... Dans *La femme de Valence*, Annie Perreault explore avec doigté et sensibilité les conséquences physiques et psychologiques de cet impitoyable mal du siècle.

Avec l'inventivité d'un Knut Hamsun décortiquant la faim ou d'un Alfred Hitchcock s'amusant du vertige, elle donne vie aux démons sournois qui empoisonnent l'existence de ses personnages. À l'aide d'indices inachevés, de mystères irrésolus et de redondances émotionnelles appuyées, elle submerge le lecteur dans une atmosphère étouffante de laquelle, en symbiose avec les héroïnes du récit, il cherchera à s'extirper en tournant résolument les pages vers l'espoir d'une conclusion heureuse.

Claire Halde se prélassait au soleil sur le toit d'un hôtel de Valence, en Espagne, lorsqu'une femme visiblement en détresse, les poignets marbrés de sang, lui demande de surveiller son sac avant d'enjamber la balustrade et de plonger dans le vide.

Dans les pages suivantes se dévoilera toute l'ampleur de cet instant fugace qui bouleversera à jamais l'équilibre de Claire et qui lancera,



Son humanisme et sa prose sont d'une incroyable justesse. Annie Perreault offre un premier roman frappant et prometteur.
MARIE-FRANCE
COALLIER
LE DEVOIR

des années plus tard, sa fille aînée depuis privée de mère sur ses traces.

« Elle pensait à la mort, en proie à des crises d'anxiété à toute heure du jour, s'imaginait mourir d'un cancer dans les trois mois suivants, avait des visions de son corps sous les roues d'une voiture quand elle faisait de la bicyclette, elle craignait les courts-circuits qui feraient flamber la maison pendant la nuit, dans son journal, elle écrivait que c'était sûrement passager, que c'était l'incident de Valence qui s'immisçait dans ses pensées. »

Grâce à un langage précis qui frôle par moments la poésie, la redondance des réflexions autopunitives

de Claire, ce martèlement de pensées ressassées inlassablement par un esprit martyrisé, renforce l'angoisse suffocante inhérente à l'œuvre et offre un contraste paradoxal avec la progression des deux protagonistes en quête de réponses.

Car ce roman est avant tout celui de deux personnages qui refusent l'immobilisme dans lequel les plonge leur culpabilité. « Je sais trop bien que cette course, ce dérisoire effort de courir 42,2 km en moins de quatre heures, ne sauvera rien, ne ramènera pas ma mère, n'expliquera pas l'inexplicable, et pourtant je cours, je cours parce que, comme ma mère, je suis assoiffée, je ne veux pas m'enliser. »

Avec une maîtrise impeccable du rythme, l'écrivaine suit la trajectoire des deux femmes, avançant obstinément vers un inconnu rédempteur. La structure de l'œuvre, qui divise le parcours de Claire en anecdotes de voyage, et celui de sa fille en kilomètres du marathon de Valence, reflète cette course acharnée.

Son humanisme et sa prose sont d'une incroyable justesse. Annie Perreault offre un premier roman frappant et prometteur, une réflexion intelligente et dosée sur les tourments de l'âme humaine qui force l'introspection en abordant les ravages de l'indifférence et la puissance du dévouement.

Témoin d'un drame en vacances



MARIE-FRANCE BORNAÏS

Dimanche, 29 avril 2018 01:00

MISE à JOUR Dimanche, 29 avril 2018 01:00

Témoin du suicide d'une femme alors qu'elle était en vacances en Espagne, l'écrivaine montréalaise Annie Perreault s'est inspirée de cet événement tragique pour écrire son premier roman, *La femme de Valence*. Elle s'en est servie pour explorer, avec une très belle plume, les thèmes de l'attachement, de l'empathie et de l'indifférence.

À l'été 2009, Claire Halde et sa famille se rendent en Espagne pour passer des vacances. Trois belles journées sont prévues dans un hôtel avec piscine, à Valence, pour prendre une pause de la chaleur intense de l'été. Alors que Claire relaxe sur le toit-terrasse, une femme s'avance vers elle, lui donne son sac à main et s'élanche dans le vide.

Le souvenir du drame hante toujours Annie Perreault. « Le début du roman ressemble à ce que j'ai vécu et après, ça part dans la fiction, déclare l'auteure, en entrevue. Sur le coup, j'étais troublée. Une amie m'avait dit : elle est venue vers toi, tu écris... peut-être qu'un jour tu voudras faire quelque chose autour de ça. Sur le coup, je ne pensais pas. »

Les années ont passé, et quand Annie Perreault parlait de cet événement autour d'elle, elle sentait qu'il y avait quelque chose de poignant. « Les gens se mettaient à ma place, se demandaient comment ils auraient réagi. Je me disais, il y a peut-être matière à creuser... »

L'écriture l'a-t-elle apaisée ? « On pourrait penser que ça apaise, mais en fait, revisiter la scène par l'écriture, c'est comme si ça avait réveillé ce qui s'était peut-être enfoui dans le corps. De là, peut-être, mon désir d'amener ça de plus en plus vers la fiction, de mettre de la distance, de construire un personnage, d'aller plus loin dans le trouble et dans ce qu'il y a de sombre dans cette histoire. »

Comme un film

Quand cette histoire lui est arrivée, elle a eu l'impression de se retrouver tout à coup dans un film noir et de voir un personnage de David Lynch s'avancer vers elle. « Je pense que le roman a un peu recréé cette atmosphère qui était restée de la scène initiale du choc. »

Pendant qu'elle écrivait le roman, elle trouvait que certains symptômes qu'elle éprouvait ressemblaient à ceux du choc post-traumatique. « C'est comme si le cerveau était reprogrammé pour voir du danger partout, là où il n'y en a pas, pour percevoir l'environnement qui n'est plus sécuritaire, suite à un choc. »

À cache-cache

Annie Perreault note que c'était intéressant, comme auteure, de jouer à cache-cache avec son personnage. « Je pense que je me suis plus dissimulée derrière Claire que révélée. Je ne voulais pas écrire un témoignage, c'est clair que je voulais aller du côté de la fiction. Je voulais mettre de la distance entre moi et cette scène-là. »

Le temps passe, mais le souvenir reste, insidieux. « Tu n'es pas chez toi, tu es en gougounes, en bikini, en plein soleil, en plein jour. Il y a rien qui te prépare à ça. Tu ne connais pas la personne, tu ne sais pas la détresse qu'elle traîne avec elle. »

Annie Perreault: le conflit de l'indifférence



« Il y a un mouvement vers l'autre dans l'écriture. On part de soi pour aller vers le collectif, au-delà de notre petite histoire personnelle », estime Annie Perreault.

Photo Edouard Plante-Fréchette, archives La Presse



Mario Cloutier

La Presse

Après un recueil de nouvelles, *L'occupation des jours* (mention d'honneur du prix Adrienne-Choquette) publié chez Druide, Annie Perreault a écrit *La femme de Valence* en se basant sur un souvenir personnel tragique. Elle est diplômée en études russes et littérature française de l'Université McGill.

Pourquoi écrire

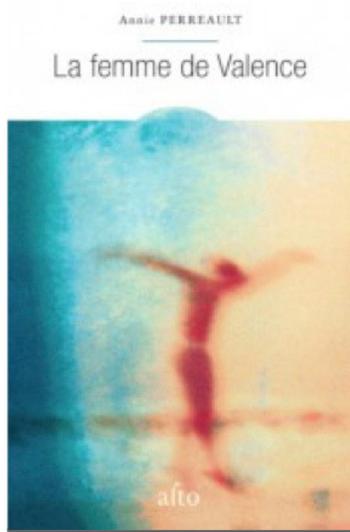
«Je pense que j'écris parce que la lecture a été importante assez tôt dans ma vie. Ça me permet de creuser ou d'aborder des choses que je ne comprends pas, qui m'échappent dans l'état du monde actuel. Chaque livre contient une interrogation qui sous-tend le projet. J'écris aussi parce qu'il y a de la beauté dans le geste d'écrire. Ça manque. Il y

a un mouvement vers l'autre dans l'écriture. On part de soi pour aller vers le collectif, au-delà de notre petite histoire personnelle. C'est de l'ordre du désir, écrire.»

«Je viens d'un milieu où les livres et la culture n'étaient pas si valorisés. Ça m'attirait. Fréquenter la littérature, le théâtre et le cinéma a créé un trouble en moi.»

L'élément déclencheur du roman

«Ça part d'un fait vécu. J'ai été témoin d'un suicide à Valence, mais je ne voulais pas en faire un témoignage. Je voulais parler davantage du rapport à la souffrance. Je suis partie de l'idée de l'indifférence face à la détresse d'un autre. Qu'est-ce qui fait de l'autre un étranger? Comment peut-on être étranger à soi-même parfois? Ce projet d'écriture part de beaucoup de questions sans réponse. Ce ne devait pas être une enquête où tout devait être révélé à la fin pour attacher tous les fils. Dans la vraie vie, on reste souvent dans des zones irrésolues. C'est ce qui m'intéressait. Je voulais laisser au spectateur la possibilité de prendre sa place. La course, dans le livre, c'est une pulsion de vie par rapport à la pulsion de mort, le suicide, avec laquelle le récit commence.»



Critique

Trois destins de femmes se croisent dans le premier roman d'Annie Perreault. Une étrange suicidaire et celle qui est témoin du geste fatidique, puis la fille de la deuxième imitant sa mère en devenant coureuse de marathon, elle aussi. Ces femmes fuyantes ne savent pas trop ce qu'elles cherchent: sinon, semble-t-il, une sorte de rédemption. Avec un style finement ciselé, la romancière explore les idées de fuite vers l'avant, d'impuissance devant l'inexplicable et de l'entre-deux de l'empathie. Sisyphe n'a plus ici de rocher à pousser en haut de la montagne, il court jusqu'à la douleur extrême et, pas nécessairement, physique. Remonter le passé pour ne pas oublier, pour comprendre, pour être avec l'autre. Le mystère reste entier, même si on le fouille sans relâche. C'est cela aussi, vivre.

Une femme inoubliable

JOSÉE BOILEAU

Samedi, 31 mars 2018 01:00

MISE à JOUR Samedi, 31 mars 2018 01:00

L'intrigue de *La femme de Valence* n'est pas banale et elle est de surcroît servie par une écriture finement ciselée. C'est bon et c'est beau.

Une femme, Claire Halde, séjourne à Valence, en vacances avec sa petite famille. Allongée sur la terrasse de l'hôtel, là où se trouve la piscine, elle voit s'avancer vers elle une inconnue, qui lui confie son sac à main. Puis cette femme plonge dans le vide.

Quelques années plus tard, Claire retourne à Valence et disparaît à son tour. À sa fille maintenant de tenter de comprendre ce qui s'est passé.

On dirait un thriller ? Un peu, mais ce n'est que l'apparence. Le véritable sujet de *La femme de Valence*, c'est le désarroi. Celui de la femme qui meurt et dont on ne sait rien. Celui de Claire qui n'arrive pas à oublier le drame survenu sous ses yeux pendant que son conjoint et ses enfants s'amusaient dans l'eau, ignorant ce qui se passait à leurs côtés. Et celui d'une petite fille de six ans qui, 16 ans plus tard, est à son tour à Valence, le temps d'un marathon qui, l'espère-t-elle, la rapprochera de sa mère envolée.

Entre ces trois femmes, les liens sont faits d'un mélange d'empathie et de mystère que l'auteure saura nous faire voir, tout en nous tenant en haleine jusqu'à la fin. C'est en soi intéressant.

Mais le grand plaisir de ce roman particulier, c'est sa qualité d'écriture.

L'auteure Annie Perreault a déjà publié un recueil de nouvelles, mais il s'agit ici de son premier roman. Or, non seulement le récit, inspiré d'une histoire vécue, est solidement maîtrisé, mais il se déploie dans une langue si riche que nous voilà à voir, entendre, sentir l'action comme si on y était.

Ainsi de la femme qui s'avance, celle qui va sauter : « Le tissu raide de sa jupe acier, carcan de polyester infroissable qui brille au soleil, comprime son corps ramassé dans ses plis de détresse. Sa silhouette est frêle, osseuse, inquiétante à contre-jour. Une tension dans ses hanches, une crispation dans ses mâchoires. »

Une réussite

Tout dans le roman est à la hauteur de cette description, aussi précise que vivante. Le vocabulaire n'est pas choisi pour faire de l'effet, mais par souci d'une juste évocation. Une réussite.

Ce faisant, nous sommes dans la peau des personnages et nous traversons sans mal les récits qui s'entrecroisent : du suicide déroutant de 2009, au retour en Espagne de Claire en 2015, puis au marathon couru par sa fille en 2025. Comme elles, nous aurons chaud à Valence, et nous aurons tous les sens en éveil en les suivant dans leur quête.

Et c'est en comparant ce roman à tant d'autres fictions qui se publient que l'on constate qu'on croise peu souvent une telle minutie dans le choix des mots, complètement au service du propos. Du bonheur pour les amoureux de la langue, et la découverte d'une auteure à suivre.



LIVRE

La femme de Valence, roman d'Annie Perreault *****

Ce premier roman d'Annie Perreault commence comme un coup de poing en plein ventre: comment réagir quand une inconnue nous laisse son sac à main pour aller se lancer du haut du toit de l'hôtel où l'on paresse tranquillement? La question tourmente le lecteur, mais hante profondément Claire Halde, dans un recoin secret de son existence où elle retirera une partie d'elle-même après avoir vécu le traumatisme. Des dizaines d'années plus tard, sa fille retournera suivre ses pas pour éclaircir certains aspects, et surtout, courir un marathon cathartique dans les rues de Valence. Dans sa description du moment fatidique comme dans celle de ce marathon, développé kilomètre par kilomètre, Annie Perreault excelle avec une grande force à dilater le temps, à l'étirer, le remplir de mille et un détails. Par le biais de nombreuses énumérations, d'abord, qu'on sent venir comme des poussées d'anxiété qui forcent à dénombrer mécaniquement, pour se rattacher au réel. Mais aussi avec un vocabulaire riche, précis, évocateur, habilement manié en échappant au fleuri ou à l'excès. Un roman où l'immobilisme s'entrechoque avec la fuite en avant, et où l'on sent aussi que la fiction a réellement fait son travail de transformation d'un fait vécu par l'auteure. À la fois troublant et beau.

Isabelle Houde